



LES VILLES INVISIBLES  
RESIST(E) III MALI  
CUBA SI 64

LA RÈGLE DES TIERS  
COUP DE CŒUR

RENCONTRES / INVITÉS  
CONCOURS HIPPO

# sommaire

ÉDITO par Philippe Ibars.....3

LES VILLES INVISIBLES 1<sup>re</sup> édition.....de 4 à 19

Pascal Fayetteon - Les vigies.....6 à 7

Michel Bouisseau - La ville monument.....8 à 9

John Kalapo - Les oubliés du confinement.....10 à 11

Regards sur la Ville Marché gare, Mutations.....12 à 15

Mas de Mingue - Le grand chambardement.....17 à 18

Archi Pitchoun.....18 à 19

RESIST(E) III MALI

Arles-Paris-Bourgueil-Nîmes.....20 à 25

CUBA SI 64

par Una Liutkus.....26 à 29

LA RÈGLE DES TIERS

Propos recueillis par Philippe Ibars.....30 à 35

COUP DE CŒUR

Aurore Bagarry par Patric Clanet.....36 à 39

RENCONTRES / INVITÉS.....40 à 41

CONCOURS HIPPO.....42 à 43

# agenda

## LES VILLES INVISIBLES

Pascal Fayetteon - *Les Vigies*.

Du 5 juillet au 31 août du lundi au vendredi de 13h à 18h ou sur rdv au 06 71 08 08 16 / Galerie NegPos FotoLoft 1, cours Nemausus 30000 Nîmes. <https://negpos.fr> / [contact@negpos.fr](mailto:contact@negpos.fr)

Michel Bouisseau - *La Ville Monument*.

Du 5 juillet au 21 août du lundi au vendredi de 13h à 18h ou sur rdv au 06 71 08 08 16. Galerie NegPos FotoLoft 1, cours Nemausus 30000 Nîmes. <https://negpos.fr> / [contact@negpos.fr](mailto:contact@negpos.fr)

John Kalapo - *Les oubliés du confinement*.

Du 1<sup>er</sup> juin au 2 juillet du lundi au vendredi de 8h à 18h. À l'IFME - Institut de Formation aux Métiers Éducatifs /2117, Chemin du Bachas, Nîmes. 04 66 68 99 60 / [www.ifme.fr](http://www.ifme.fr)

Groupe de recherche, *Regards sur la ville Marché Gare, Mutations*.

Des photographies de Chantal AURIOL, Marcelle BOYER, Laurence CHARRIÉ, Renaud LATTIER, Érick SOYER et Patrick THONNARD. Sur RDV, Halle aux bestiaux, Marché gare de Nîmes, Route de Montpellier.

Mas de Mingue, *le grand chambardement*

Par les enfants de l'École Municipale et du Collège du Mas de Mingue sous la direction de Laurence CHARRIÉ. Du 1<sup>er</sup> au 28 juin, Mur d'études de la Médiathèque Carré d'Art, Place de la Maison Carrée, 30000 Nîmes, du mardi au samedi de 10h à 18h. Vernissage le samedi 3 juillet à 12h30 sur site.

Archi pitchoun

Du 8 juin au 20 juin 2021 à La Chapelle des Jésuites, Grand rue, Nîmes puis du 23 juin au 30 septembre, du lundi au vendredi de 15h à 19h, au MakerSpace NegPos 34, promenade Newton 30900 Nîmes <https://makerspace.negpos.fr> / [contact@negpos.fr](mailto:contact@negpos.fr)

CUBA SI 64

Photographies d'Una LIUTKUS. Una LIUTKUS expose pour la première fois ses photos faites lors de sa première visite à Cuba. En partenariat et à la galerie Aux Docks d'Arles 44, rue du Docteur Fanton, 13200 Arles du mardi au dimanche Du 26 août au dimanche 12 septembre de 11h à 13h et 15h30 à 19h. [auxdocksarles@gmail.com](mailto:auxdocksarles@gmail.com) / [www.auxdocksarles.com](http://www.auxdocksarles.com)

RESIST(E) III MALI

Photographie contemporaine du Mali. Du 20 mai 2021 au 31 janvier 2022 Arles-Bourgueil-Nîmes-Paris.

Galerie FotoLoft NegPos :

1, cours Nemausus, Nîmes. Ouvert du lundi au vendredi de 11h à 19h. Le samedi sur rendez-vous. T : 0975209589



Remerciements :

L'association NegPos remercie particulièrement tou-te-s les bénévoles engag.e.s auprès de nos actions ainsi que les personnes qui participent gracieusement à l'accueil des artistes.

Photographie de couverture : copyright Fanta DIARRA / Collectif Femmes Fortes (Mali)

# édito

Quand les éclosions printanières et le déconfinement se conjuguent, tout s'accélère, tout foisonne, et même s'il n'y a pas encore de visibilité sur le long terme, il y a beaucoup, beaucoup de choses à voir dans l'univers de *FotoLoft*.

Un numéro très foisonnant, donc !

Tout d'abord rendre compte des projets en cours et à venir de NegPos qui, peu touché par la dormance covidienne, a travaillé d'arrache-pied pour présenter au public enfin libéré une ambitieuse programmation.

Voici la première édition des *Villes Invisibles*, que Patrice Loubon présentera, avec un aperçu du travail de Pascal Fayetteon, de Michel Boisseau, de John Kalapo, du groupe de recherche « *Regards sur la ville* » et pour finir un coup d'œil sur un dispositif de sensibilisation à l'architecture à destination d'enfants d'écoles primaires de Nîmes.

La belle couverture de *FotoLoft*, signée Fanta Diarra / Collectif Les Femmes Fortes (Mali) est une invitation à la découverte d'un énorme travail curatoriel de NegPos sur la photographie contemporaine malienne visible à Nîmes, à Arles mais aussi à Paris !

Puisque le déconfinement le permet, allons aussi à Cuba, mais en 1964 ... avec une exposition, *Cuba Si 64*, témoignage photographique d'un voyage dans un Cuba en pleine effervescence des sœurs Pisier (Marie-France et Évelyne), par Una Liutkus. Les jolies françaises feront tourner la tête de bien des Cubains, et Évelyne Pisier, avant d'épouser Bernard Kouchner lui aussi du voyage, vivra avec Fidel Castro une brève passion dévorante.

*La règle des tiers* est une nouvelle rubrique qui propose trois portraits, trois entretiens avec des photographes qui parlent de leur passion, leur travail, leurs références, leurs outils, leurs projets. Maya Bracher, Vanessa Gilles, Paloma Pineda, trois femmes, trois générations, trois grands talents inaugurent cette rubrique.

Le *Coup de cœur* de Patric Clanet s'intéresse au langage des « Roches » d'Aurore Bagarry, comme un écho aux « *Vigies* » de Pascal Fayetteon.

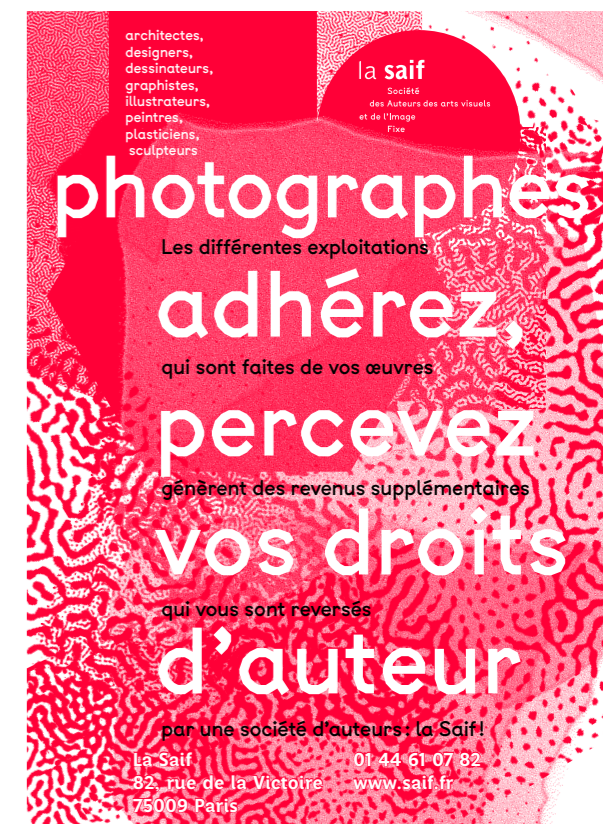
*FotoLoft* s'ouvre aussi à d'autres lieux d'exposition : pour ce numéro, c'est la Collection Lambert, d'Avignon, partenaire de *FotoLoft*, qui propose un regard sur Jérôme Taub avec *Purple America*, dans le cadre du Grand Arles Express.

*FotoLoft* s'intéresse aux livres qui s'intéressent à l'image et ouvre un espace de lecture avec un focus sur *À son image*, de Jérôme Ferrari, par Blandine Dumazel.

*FotoLoft* s'intéresse également à toutes celles et tous ceux qui dans notre région font partie de cette chaîne artistique dont les maillons sont les artistes, les éditeurs, les imprimeurs, les diffuseurs, les galeristes, etc. Blandine Dumazel a rencontré pour ce numéro une jeune photographe, Pauline André, qui a osé ouvrir un studio photographique, à l'heure des *selfies* et de la déprofessionnalisation de la photographie.

Enfin, *FotoLoft* lance un concours photo sur le thème du cheval, si présent dans notre culture régionale, en partenariat avec l'hippodrome de Nîmes. Des artistes ont bien voulu nous confier un peu de leur regard sur cet ami de l'homme en attendant de voir les œuvres primées dans le prochain numéro.

Et pour vraiment finir, rendez-vous dans la version en ligne de *FotoLoft* : *FotoLoft Magazine*. Vous y trouverez les compléments d'information sur les programmes, le concours Hippo, les artistes et les événements.



# les villes invisibles



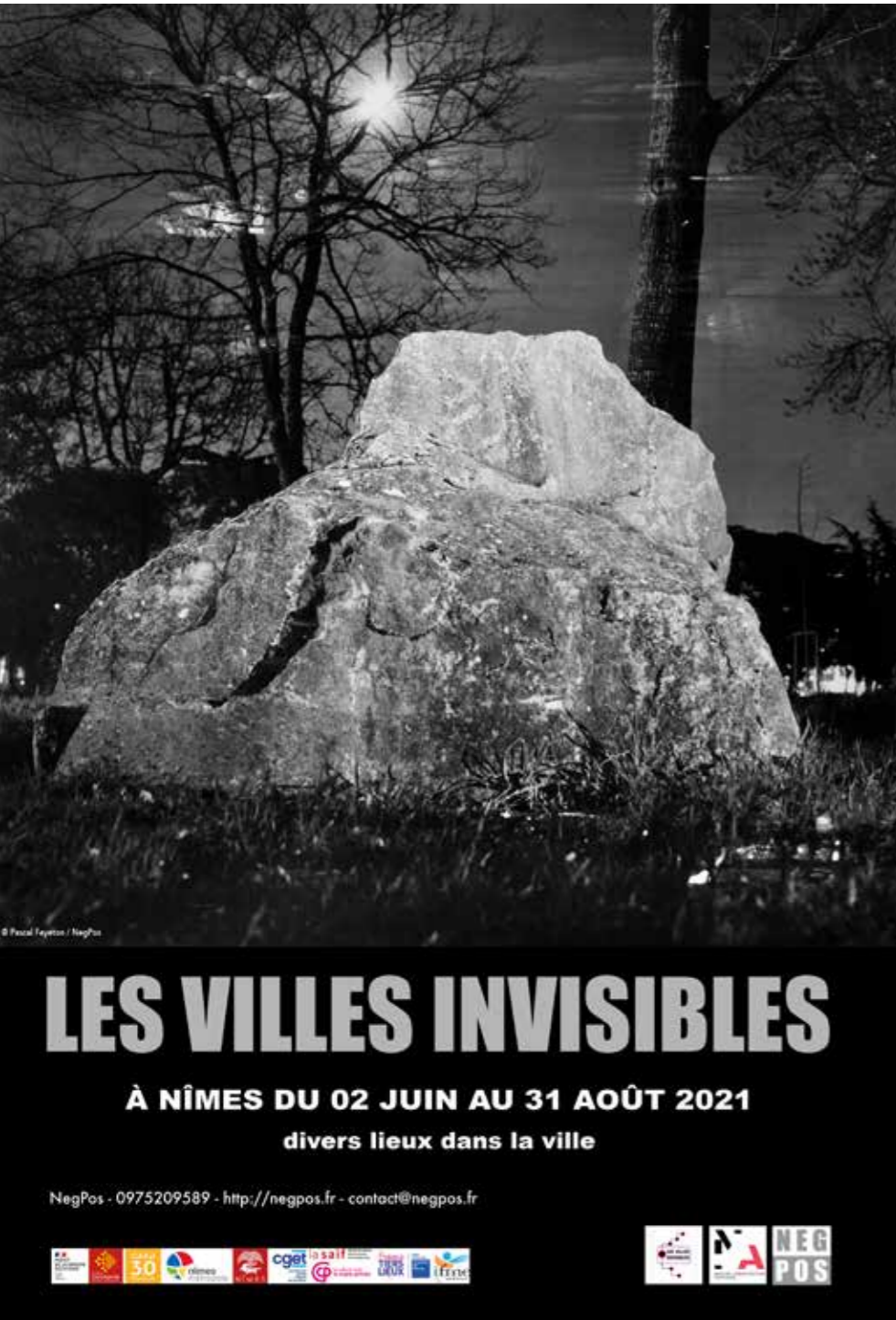
# les vigies photographies de Pascal Fayetteon



Du 5 juillet au 31 août du lundi au vendredi de 13h à 18h, Galerie NegPos.

« Les murs autrefois construits autour de la ville la parcourent maintenant en tous sens, sous forme de dispositifs plus ou moins visibles dirigés non plus contre des envahisseurs éventuels, mais contre des citoyens indésirables. »

Zygmunt Bauman



En remplacement des « *Rencontres Images et Ville* », qui depuis 15 ans s'interrogent sur la ville et sa périphérie, convoquent les problématiques urbaines sous le prisme de la photographie et de l'image, **NegPos lance en mai 2021 un nouvel événement.**

Baptisé *Les Villes Invisibles*, en hommage à Italo Calvino, comme une tentative de suite à ce récit fondateur et émancipateur, sa programmation se construit autour de trois pôles : expositions, cinéma et recherche.

Les Villes Invisibles s'attachent à incarner la relation qui lie les images à la ville et à l'architecture ; trois territoires entendus au sens large.

Il s'agit d'un événement pour tous publics qui s'inscrit sur un plan local au plus près de la population de Nîmes, de ses quartiers et de son agglomération, et qui a aussi pour ambition d'être visible sur un plan régional, national et international.

Des expositions de photographies, des diffusions de films, des installations d'art public, des conférences et un colloque, des ateliers pédagogiques et des visites guidées, des ateliers de création photographique ainsi qu'un salon du livre sur l'architecture constitueront le futur programme de cet événement, actuellement encore en mode pandémie.

Dirigé par un comité artistique composé de professionnels du patrimoine et de l'architecture, de l'image fixe, de l'art contemporain, des cultures urbaines et du cinéma, qui établit la programmation et l'agenda de l'événement, les critères de sélection des expositions, films et autres éléments de la programmation, *Les Villes Invisibles* mettent la qualité et l'excellence des propositions en avant.

Composé cette année d'une programmation limitée étant donné les circonstances, *Les Villes Invisibles 2021* présentent le travail de 3 photographes : Pascal Fayetteon, Michel Bouisseau et John Kalapo et de 3 groupes d'auteurs amateurs : le collectif Regards sur la Ville, les enfants de l'école et du collège du Mas de Mingue ainsi que les enfants des écoles de la Ville de Nîmes.



C'est une frontière symbolique qui court au sein de l'agglomération. On ne la désigne pas mais on m'en parle comme rempart. On la connaît mais on ne s'en rappelle pas.

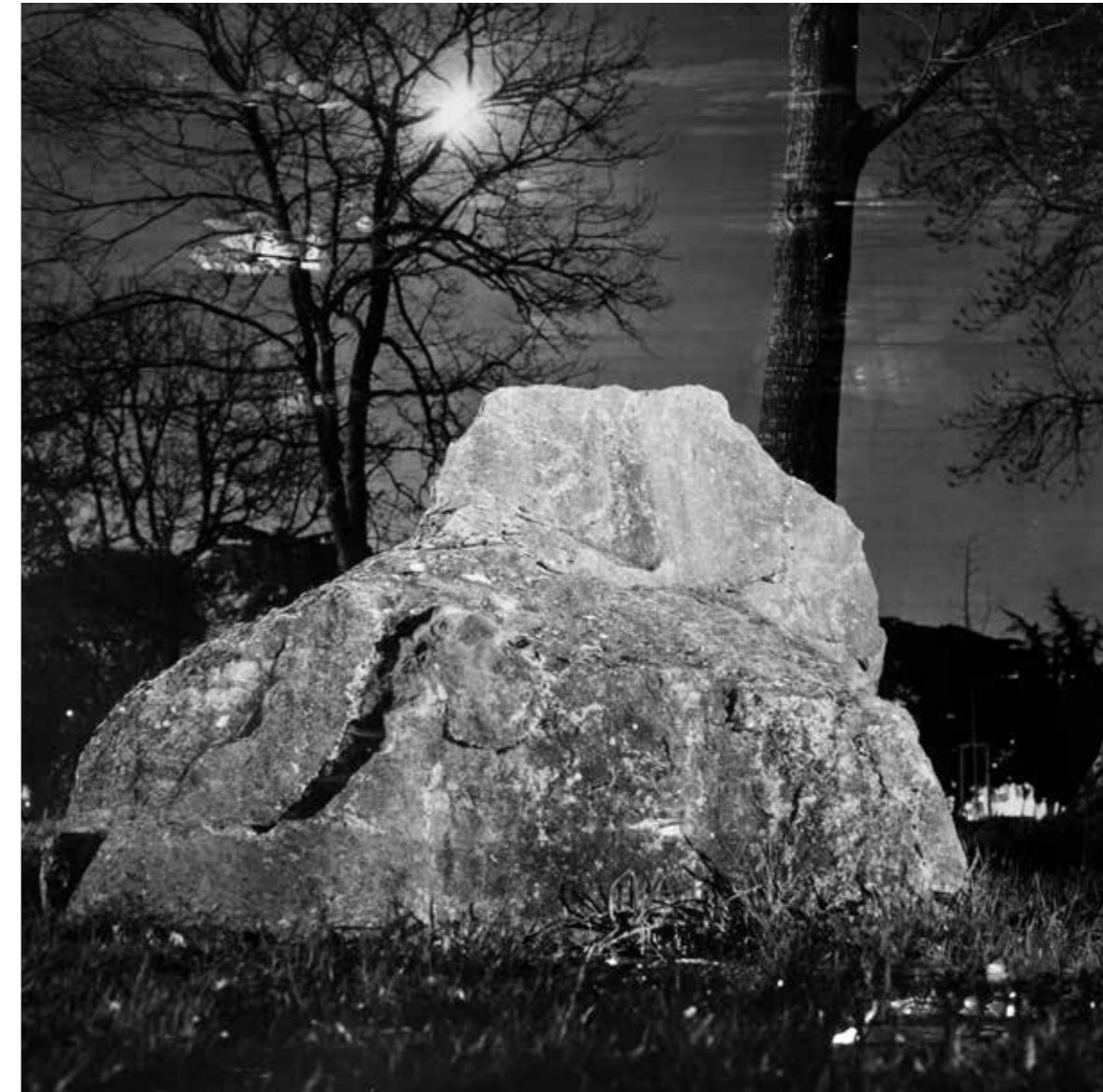
Les grandes pierres ont dans la ville des caractères archaïques. Ces objets difformes rapportés de grands chantiers ont été couchés, dressés, stabilisés. Leurs formes sont puisées dans le registre « *naturel* ». Avec leur air de rien, ces installations que je nomme vigies, se refusent à l'élitisme et s'adressent à chacun. Les vigies convoquent un imaginaire de sentiments contradictoires, d'appartenance et d'exclusion, de mise en sécurité et de mise en danger, de sérénité et d'inconfort. Je souligne la silhouette et le volume sculptural qui font la singularité de chacune et m'intéresse à l'aire qu'elles circonscrivent.

Je les trouve nettement rassemblées dans les quartiers périphériques de ma ville, telles les bornes délimitant l'empire. Je me demande si les vigies ne tracent pas une défense imaginaire contre les rêves barbares ou bien, monolithes, font-elles resurgir la préhistoire ?

Urbaines, les Vigies ouvrent le passage entre deux espaces, l'un parcouru au quotidien, l'autre obscur et tumultueux.

Par Pascal Fayetteon

le logo de « *Les Villes Invisibles* » a été créé par Jimmy Boisset



## bio

Photographe depuis 1989, Pascal Fayette vit et travaille à Toulouse. Après des études de photographie et de cinéma (CÉRIS-CREAR), il commence la photographie via le design industriel, l'architecture, la communication. Il engage parallèlement une création personnelle sur l'identité et l'urbanité.

Il photographie essentiellement autour de son lieu de résidence, un travail *in situ* nourri d'expérimentations physiques et d'interprétations des récits qu'il intègre dans le mode de fabrication de l'image.

# la ville monument

## photographies de Michel Bouisseau

Du 5 juillet au 31 août du lundi au vendredi de 13h à 18h, Galerie NegPos.



Ma quête photographique consiste la plupart du temps à mettre en avant l'être humain, la ville et son architecture. Ces éléments sont devenus incontournables dans mes prises de vue et me permettent de privilégier la simplicité dans la construction d'une photo afin d'en faire ressortir ce qui me semble essentiel.

Tout au long de mes vagabondages urbains j'observe ce que la ville donne au regard de ceux qui l'habitent, de ceux qui la vivent et je cherche l'harmonie qui fera surgir l'émotion au coin d'une rue, sur une place...

En effet, la rue ressemble à un théâtre permanent dont le metteur en scène serait le hasard, l'*Homo urbanus* se transformant en acteur évoluant de manière totalement imprévisible au milieu des décors naturels.

En général, je m'efforce de n'inclure que très peu de personnages pour donner plus de force à cette présence humaine car même si l'homme n'occupe qu'une place minimale dans la photo, il y joue un rôle essentiel consistant à montrer l'être humain, écrasé par l'environnement urbain démesuré qu'il a construit au fil du temps et dans lequel il vit et se déplace au quotidien.

Ce travail photographique s'apparente à une forme de littérature visuelle qui sert à illustrer l'homme dans la ville, sa présence, son empreinte, son environnement. De plus, chaque photo représente un instant de vie perçu à un moment unique et disparu à jamais, permettant ainsi à chacun d'y voir ce qu'il veut en fonction de son imaginaire.

par Michel Bouisseau



## bio

Fervent admirateur des photos réalisées par des photographes humanistes, je m'inspire souvent des plus connus d'entre eux que sont Doisneau et Cartier-Bresson (et d'autres aussi) en regardant ce que la ville m'offre pour capter cet infime fragment de temps avant de le donner au regard des autres.

Passionné par la photo depuis très longtemps, la rue est devenue un de mes terrains de jeu favoris. Au fil du temps, ma démarche photographique a pris la forme d'un vagabondage urbain pendant lequel je joue avec la lumière, les ombres, le cadrage, les reflets, les formes, c'est à dire tout ce qui peut attirer mon regard.

Essayant de mettre en harmonie tous ces éléments, je place l'humain au cœur de la cité en l'incluant dans l'environnement urbain qu'il a bâti : la ville, afin de capter un moment unique et de composer une photo qui raconte à chacun l'histoire qu'il a envie d'entendre.

# les oubliés du confinement

photographies de John Kalapo

Du 1<sup>er</sup> juin au 2 juillet du lundi au vendredi de 8h à 18h, à l'IFME.

Il suffit parfois de peu de chose pour ébranler une montagne d'espoir, pour détruire de grands rêves, pour anéantir le peu de foi qui nous restait après avoir touché le fond de la misère. Il suffit parfois de peu de choses pour nous faire remettre en cause notre propre humanité. Dans une France déjà profondément inégalitaire où les mots liberté, égalité et fraternité, au-delà de leur beauté sonore, ne sont plus que des vestiges d'une humanité déconstruite, la Covid-19 est venue mettre en lumière l'hypocrisie et la mauvaise foi de ceux qui peuvent aider mais ne le font pas toujours comme il le faut, quand il le faut et pour qui il le faut.

Oui, ils sont là. Là, dans les rues. Presque partout. Visibles ou invisibles, mais pas du tout cachés. Ils sont là parce qu'ils n'ont pas de toit. Alors, ils vivent où ils peuvent, comme dans un monde parallèle, un « *autre monde* » avec d'autres codes : l'univers des « *sans domicile fixe* ». Surpris par la Covid-19 et les mesures de confinement prises par les autorités françaises, les SDF non confinés ont vu leur vie bouleversée, se retrouvant, depuis l'apparition de la pandémie, dans une situation des plus inconfortables qu'ils ne pouvaient pas prévoir. Les autorités disent qu'il faut rester confiné chez soi. Mais comment faire lorsque le "chez soi" n'existe pas ? Comment faire quand on vit dans la rue ?

Les rues se sont vidées. Plus de passants. Faire la manche relève de l'impossible. Oubliés, ils pensent l'avoir été dans cette crise sanitaire.

Livrés à eux-mêmes dans les rues désertées de la ville, ils animent certains espaces insoupçonnés aménagés en abris temporaires, en attendant... D'ici là, ils sont là. Luttant contre les intempéries et contre la police qui cherche à les déloger.

Mais où peuvent-ils bien aller en ces temps de couvre-feu où le calme des rues rend plus visible et plus parlante leur présence silencieuse, eux ces misérables de la modernité, souffre-douleurs collatéraux d'une guerre scientifico-socio-économico-culturelle dont rien ne présage de la fin ?

Moi, le photographe, je les ai vus, approchés, écoutés, entendus. Et j'ai pensé que leurs histoires méritaient d'être partagées...

par John Kalapo



## bio

Né en 1983 à Bamako au Mali, comptable de formation.

En 2010 il s'inscrit au Centre de Formation en photographie (CFP) de Bamako où il suit une formation en photographie conceptuelle-crétive et d'art. et après plusieurs années d'activité suite à une bourse de la Fondation-Tierney Awards en 2015 il poursuit une formation en photographie documentaire dans l'une des prestigieuses écoles d'art photographique de Market Photo Workshop à Johannesburg.

John Kalapo a effectué des voyages de reportage photo pour plusieurs ONG : Swiss-Contact, One Word, Spana UK, Water-Aid, CTA-agricole, Union Européenne, PAECIS, Caritas-Suisse, et des sociétés telles que Safran-France, la société Jumbo-Mali, Sama Transport Mali/Cote d'Ivoire, Eagles EYE, ainsi que les agences de presse comme l'AFP, EPA, GETTY. Il a aussi participé à des ateliers photos et des expositions collectives au Mali, Afrique, et en France.

John Kalapo a travaillé sur le projet des archives de la photographie malienne, pour conservation, numérisation et archivage de l'héritage de célèbres photographes africains : Malick Sidibé, Abderrahmane Sakaly, Tijane Sitou, Adama Kouyate, Mamadou Cisse et Félix Diallo.

John Kalapo est aussi «geek» et Président de l'association Donkosira (<https://www.donkosira.org/>) qui a pour but de collecter, diffuser et promouvoir le patrimoine culturel régional en Afrique de l'Ouest par les nouvelles technologies de l'information.

Travail d'archivage sur la photographie malienne à voir ici :



# regards sur la ville

## Marché Gare, Mutations

Sur RDV, Halle aux bestiaux, Marché gare de Nîmes, Route de Montpellier.  
Inauguration publique le samedi 03 juillet à 12h.



Regards sur la Ville est un collectif libre de photographes au sein de l'association Negpos. Ils explorent autour d'un thème annuel Nîmes et sa périphérie, dans une démarche artistique et documentaire. Leurs thématiques sont liées à la transformation de la cité.

Chaque année une exposition et l'édition d'un catalogue jalonnent leurs recherches.

2020 et ses contraintes a été pour eux l'occasion de se tourner vers une diffusion plus numérique avec leurs travaux sur les Villes Invisibles réunis au sein d'une vidéo sur YouTube.

Cette présente année leurs objectifs se sont tournés, avec la complicité de la SSPL Agate et de Nîmes Métropole, vers le marché gare de Nîmes et plus particulièrement les anciens abattoirs.

Les photographes Chantal Auriol, Marcelle Boyer, Laurence Charrié, Renaud Lattier, Erick Soyer et Patrick Thonnard suivent depuis plusieurs mois la démolition des bâtiments en témoignant de ce qu'ils contenaient et en documentant cette première phase de transformation.

Une exposition des photographies prendra place dans la halle aux bestiaux accompagnée d'une création murale de Patrice Loubon, issue de son projet H.A.B.I.T.E.R.

En partenariat avec :



Marcelle Boyer



Renaud Lattier



Patrick Thonnard

lien vers la vidéo de l'édition 2020 des  
Regards sur la Ville, édition 0 de  
« Les Villes Invisibles ».





Patrice Loubon



Erick Soyer



Laurence Charrié



Chantal Auriol

# mas de mingue

## le grand chambardement



Du 1<sup>er</sup> au 28 juin, au Mur d'études de la Médiathèque Carré d'Art.  
Du mardi au samedi de 10h à 18h.



Par les enfants de l'Ecole Municipale et du Collège du Mas de Mingue sous la direction de Laurence CHARRIÉ



C'est dans le cadre de l'événement « *Les Villes Invisibles* », que le centre d'art photographique NegPos a imaginé cette exposition. Un quartier, le Mas de Mingue, situé à l'ouest de la ville, quelque peu abandonné, parfois stigmatisé, voilà qu'il se fait remarquer ! Le grand chambardement dont il fait l'objet aujourd'hui nous impose un nouveau regard. Que l'exposition ait lieu en centre-ville, dans le cadre prestigieux de Carré d'Art, est un événement des plus heureux ! Les visiteurs, nous l'espérons, ne boudront plus le chemin jusqu'au Mas de Mingue.



Depuis trois ans, les jeunes reporters des ateliers photos, tant ceux du primaire que du collège ont travaillé la question de la mémoire. Ils ont abandonné le téléphone portable, s'essayant à des pratiques photographiques inconnues d'eux, engrangé des centaines de photos. Exposition, diaporama, plate-forme numérique, autant de médias qui les propulsent à Carré d'Art ! Qu'ils en soient remerciés et félicités.

Bonne visite !

Par Laurence Charrié  
Animatrice des ateliers photo/mémoire  
Photographe, membre du Conseil d'administration de NegPos

Photographies d'Hervé Collignon, Archives municipales de la Ville de Nîmes.



# archi pitchoun

Du 8 juin au 20 juin 2021 à La Chapelle des Jésuites.  
Du 23 juin au 30 septembre, au MakerSpace NegPos.



Dispositif de sensibilisation à l'architecture proposé aux élèves nîmois par la Ville de Nîmes, ce projet « Archi Pitchoun » est le fruit d'un partenariat entre la Maison de l'Architecture Occitanie et Méditerranée (MAOM), le service Valorisation et Diffusion des Patrimoines de la Ville de Nîmes et la Maison de Projets Pissevin-Valdegour.

L'objectif est d'amener les élèves à s'interroger sur la conception architecturale d'un bâtiment, qui est déterminée par des besoins fonctionnels mais aussi par l'Histoire et l'histoire de l'art, en partant de leur univers quotidien : l'école.

## Écoles modernes, écoles « III<sup>e</sup> République »

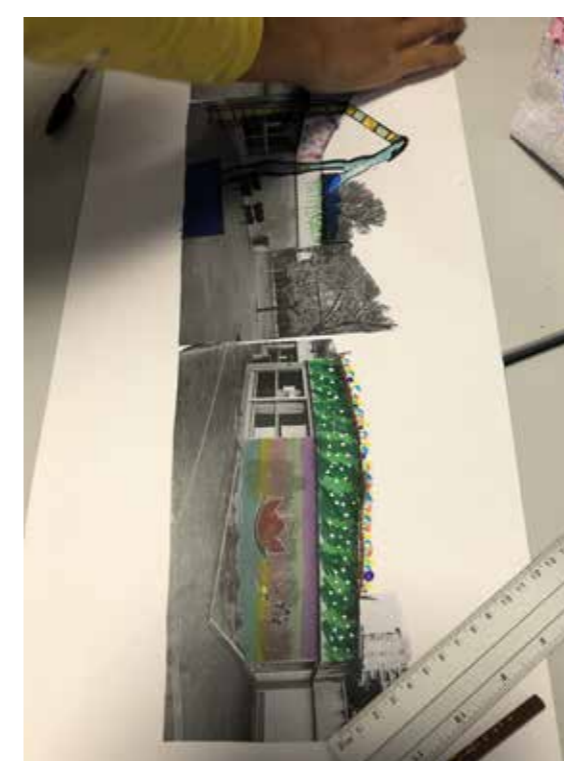
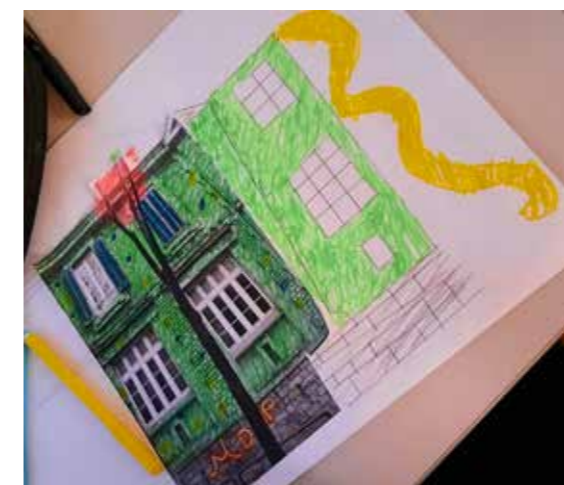
Associant en binôme une classe d'une école type « Jules Ferry » du centre-ville et d'une école plus contemporaine des quartiers prioritaires, une architecte, mise à disposition par la MAOM, intervient lors d'ateliers. Les élèves participants abordent l'évolution historique de l'architecture scolaire en comparant des sites différents, situés dans des quartiers différents, construits à des époques différentes, avec des matériaux différents mais élaborés dans le même but : favoriser l'éducation et l'apprentissage des enfants dans de bonnes conditions et valoriser, à travers l'architecture, les valeurs de l'École de la République. L'occasion de découvrir les différences de style mais aussi de confort entre écoles modernes des nouveaux quartiers et écoles à l'ancienne du centre-ville.

## Exposition à la Chapelle des Jésuites

Trois sessions ont été organisées cette année associant : une classe de l'école primaire du Mont Duplan à une classe de l'école primaire Lakanal (quartier de Pissevin), l'école primaire Talabot à l'école primaire Paul Marcelin (quartier de Valdegour), l'école primaire Berlioz et le Pôle Éducatif Jean d'Ormesson (quartier du Mas de Teste).

Visite de la Maison Carrée et de Carré d'Art, ateliers participatifs sur l'architecture à travers le monde et à travers les âges, travail sur les formes et les matériaux, première approche de la trame et de la densité urbaine, réflexion sur les usages de l'école idéale en accord avec son environnement et la nature, conception de maquettes et photomontages ont été au programme. L'ensemble de ce travail sera exposé du 08 au 21 juin 2021 à la Chapelle des Jésuites en centre-ville.

Des ateliers supervisés par Olivier Larochette et Stéphanie Siméon, Ville de Nîmes.



# resist(e) III mali

photographie contemporaine du Mali

Du 20 mai 2021 au 31 janvier 2022, Arles-Bourgueil / Nîmes / Paris.

Du 20 mai 2021 au 12 juin 2021 à la galerie Aux Docks d'Arles.

Du 11 au 22 juin 2021, Festival 12x12, le Festival culturel du 12<sup>e</sup>, Paris.

Été 2021, Château abbatial de l'abbaye de Bourgueil.

Fin novembre 2021 à fin janvier 2022, Centre d'art photographique et divers lieux, Nîmes.

Avec Bintou Camara, Seydou Camara, Fatoma Coulibaly, Fatoumata Diabaté, Abdou Diallo, Amsatou Diallo, Fanta Diarra, Oumou Diarra, John Kalapo, Amadou Keita, Arnaud Rolland, Kani Sissoko, Salimata Sogodogo, Mois Togo, Aboubacar Traoré, Fatoumata Traoré et Oumou Traoré.

Commissariat général Fatoumata Diabaté et Patrice Loubon

*Après deux premières éditions de RESIST(E) qui ont permis de révéler de larges pans des créations photographiques contemporaines Sud-Africaine et Mexicaine, c'est au tour du Mali d'être l'invité de cette programmation à présent récurrente et biennale, à Nîmes mais aussi ailleurs...*

En décembre 2019, Patrice Loubon, fondateur et co-directeur du NegPos Centre d'art photographique de Nîmes se rend à Bamako pour les 12<sup>e</sup> Rencontres de la photographie, à l'invitation de la photographe malienne Fatoumata Diabaté. NegPos y expose quelques artistes de sa galerie aux côtés de ceux que Fatoumata Diabaté a choisi de montrer dans son exposition Parcours. Impressionnés par le dynamisme et la créativité des jeunes photographes maliens, NegPos décident alors de s'associer à Fatoumata Diabaté pour proposer un événement sur cette jeune photographie à Nîmes et à Paris durant l'hiver 2020.

En France, la photographie malienne est connue essentiellement à travers deux figures majeures, documentant principalement les années 50-60 : Seydou Keita, photographe de studio (exposé au Grand Palais en 2016) et Malick Sidibé, photographe de studio et photo-reporter (exposé à la Fondation Cartier en 2017). Ces deux artistes ont trouvé une relève dans cette jeune génération, héritière de cette photographie de studio mais qui a su s'ouvrir à d'autres genres, le reportage bien sûr et surtout la mise en scène.

Les photographes n'hésitent pas à jouer avec leur image pour se raconter et raconter, de leur point de vue, le monde contemporain. Les thématiques abordées sont vastes et résonnent avec l'actualité. Il est ainsi question d'identité, de traditions, de vie quotidienne ou encore de religion. Dans cette exposition-événement, une place importante est donnée aux femmes photographes (elles sont 9 représentées), reflétant ainsi leur engagement croissant dans ce champ artistique au Mali et ailleurs.

Reporté à 2021-2022 pour cause de crise sanitaire, l'événement intitulé RESIST(E) III MALI - Photographie contemporaine du Mali, première manifestation d'envergure consacrée en France à la création photographique contemporaine malienne, se tiendra donc entre mai 2021 et janvier 2022 à Arles (Galerie Aux Docks D'Arles), puis dans le 12<sup>e</sup> arrondissement à Paris (Le 100 ecs, Leroy Merlin), à Bourgueil durant l'été 2021 (château abbatial de l'abbaye de Bourgueil) et à Nîmes entre novembre 2021 et janvier 2022 (Galerie NegPos-FotoLoft, MakerSpace NegPos, IFME, FDE Espé, Cinéma Le Sémaphore, CAUE du Gard, Université de Nîmes).

Au grand plaisir de partager avec vous cette première !

Par Anaïs Pachabézien

Exposition au 100, 100 rue de Charenton, 75012, Paris.



11<sup>e</sup> ÉDITION  
**12x12**  
FESTIVAL  
LE FESTIVAL  
CULTUREL  
DU 12<sup>e</sup>

“12 regards  
d'artistes  
sur un monde  
en mutation”

**DU 11 AU 22 JUIN 2021**  
EXPOS | SPECTACLES | CONCERTS | PERFORMANCES  
Programmation & Réservations sur [www.festival12X12.fr](http://www.festival12X12.fr)

**INAUGURATION LE VENDREDI 11 JUIN 2021**  
à partir de 18h30  
Sur le parvis de la MAIRIE du 12<sup>e</sup>

© Fatoumata Diabaté

PARIS \* BessFrance C'AMAC mal première NEG POS Galerie UMCEBO LEROY MERLIN 100 ÉTABLISSEMENT



1. en haut à gauche, Bintou Camara  
2. en haut à droite, Amsatou Diallo  
3. en bas, Aboubacar Traoré



1. en haut à gauche, Aboubacar Traoré  
2. en haut à droite, Fatoumata Diabaté  
3. en bas à gauche, Fanta Diarra  
4. en bas à droite, Oumou Diarra



- 1. en haut, Amadou Keita
- 2. en bas à gauche, Abdou Diallo
- 3. en bas à droite, Seydou Camara



- 1. en haut à gauche et à droite, Oumou Traoré
- 2. duo à droite, Fanta Diarra
- 3. duo en bas, Slimato Sogodogo



# CUBA SI 64

Galerie Aux Docks d'Arles.  
Du 26 août au 12 septembre.

Commissariat de l'exposition : Marie Lelièvre et l'équipe des Docks d'Arles

Remerciements au centre d'art photographique NegPos pour les scans et les tirages de l'exposition et à Patrice Loubon pour son soutien.

Après le peintre cubain Luis Ramondi Gomez que les Docks d'Arles ont accompagné et exposé pour la première fois en France en 2019, nous présentons cette année les photographies d'archives d'Una Liutkus. Celles-ci sont limitées volontairement à son premier voyage en 1964 à la découverte de la révolution cubaine. Fidel Castro apparaît alors pour une partie de la jeunesse occidentale comme une figure de la liberté et de la lutte révolutionnaire.

L'auteur raconte les circonstances de ce premier voyage : une annonce du journal communiste *Clarté*, édité à Paris, proposant un séjour de découverte de la Révolution, la composition d'un groupe hétéroclite d'étudiants, le long parcours pour rejoindre finalement La Havane.

Dans ce groupe on rencontre des personnalités comme Bernard Kouchner, Michel Remacle et Michel Fennetaux (alors dirigeants de L'Union des étudiants communistes UEC), mais aussi les sœurs Évelyne et Marie-France Pisier.

Il s'agissait du premier voyage d'un groupe d'étudiants européens dans l'île et l'accueil par les autorités cubaines dépassa les espérances de chacun. Dès les premiers jours, un contact privilégié s'est instauré avec Fidel Castro et son entourage, une relation particulière s'est nouée.

C'est ainsi qu'Una Liutkus a pu assister à Santiago de Cuba le 26 juillet, depuis la tribune d'honneur place de la Révolution, au discours fleuve du « *Comandante en Jefe* ». Au côté de Fidel Castro on peut voir notamment Raul Castro, son épouse Vilma Espin et Che Guevara, .

Una Liutkus a réalisé de nombreuses photographies durant ce séjour, de la vie quotidienne à La Havane à une partie de pêche en mer avec Fidel Castro. Elles ont été réalisées avec un matériel non professionnel et n'ont pas de prétention artistique. Il s'agit d'un témoignage qui nous replonge 57 ans après dans les premières années de la Révolution cubaine, dans l'intimité aussi de certains de ses dirigeants, dans celle du groupe d'étudiants. Elles nous montrent un pays en pleine transformation, des populations enthousiastes qui croient aux « lendemains qui chantent ».

Una Liutkus est français, d'origine lituanienne mais aussi cubain de cœur ! Après ce premier voyage, il est retourné à Cuba où il s'est marié et y a vécu pas mal d'années exerçant plusieurs métiers puis a créé et dirigé à Paris le Tour operateur Havana Tour.

« *Jamais je n'aurai imaginé que ces photos qui ont bientôt 60 ans seraient un jour exposées* ».



1. à gauche, Fidel Castro et un de ses gardes-du-corps lors d'une partie de pêche.
2. première photo à droite, Fidel et Una Liutkus.
3. deuxième photo à droite Dans la foule du meeting du 26 juillet, une femme exhibe un portrait de Fidel jeune.
4. troisième photo à droite, Marie-france et Évelyne Pisier sur la plage de Santa Maria del Mar, à la sortie de La Havane.
5. cinquième photo à droite, Fidel Castro et Évelyne Pisier



1. première photo à gauche, Évelyne Pisier à Santiago
2. deuxième photo à gauche, une étudiante avec Jean-Pierre, un étudiant du groupe des Français.
3. troisième photo à gauche, manifestation pour le Viet-Nam à La Havane.
4. première photo à droite, à la tribune des officiels, Vilma Espin (femme de Raul Castro, présidente de l'Union des femmes cubaines), Raul Castro et le Che entourés des personnalités locales (non identifiées).
5. deuxième photo à droite, Fidel Castro à la tribune.

Tel est le nom choisi pour cette série photographique totalement inédite montrée à Arles. Una Liutkus et ses amis se sont connus sur les bancs de la Fac de Droit à Nice. De cette amitié est né le projet d'un voyage à Cuba pour découvrir la « *Revolución* ». Lors de l'été 1964, ils ont la chance de réaliser leur projet et bien au-delà de leurs rêves : les vies de chacun d'eux seront bouleversées par cette belle aventure. Ils ont la chance de rencontrer le mythique Fidel Castro et de partager nombre de rencontres avec lui. Pour notre plus grande chance, Una saisit les fragments de leur histoire à Cuba avec son appareil photo.

Après la victoire des barbudos en 1959, ils sont les premiers jeunes français à visiter Santiago de Cuba, Camaguey, Trinidad et bien sûr La Havane... Le jeune photographe immortalise des portraits, des moments, des réunions, des regards, des détails de rues. On retrouvera les symboles qui caractérisent cette époque de la révolution cubaine mais surtout leurs moments uniques.

Né en France avant-guerre, de parents lituaniens, Una Liutkus a grandi à Nice et reste très attaché à la culture niçoise. Après un diplôme d'hôtellerie, il passe une Licence en Droit public, tout en travaillant comme barman puis il « monte à Paris faire » Sciences-Po. Après l'obtention de son diplôme, c'est le voyage à Cuba la révolutionnaire. Avant le départ il achète son premier appareil photo (un simple Voigtländer !). Sa découverte de Cuba lui ouvre de nouveaux horizons, il y commencera une carrière de grand voyageur qui le conduira à travailler pendant près de cinquante ans comme agent de voyages. Ses intérêts sont multiples, son tempérament cosmopolite. Son travail photographique nous renvoie à notre rapport aux autres et au temps qui passe, dans le monde plein de contradictions qui nous entoure.

Il est difficile de résumer cette série CUBA SI 64 en quelques mots car elle tient à la fois du reportage et de la photo d'auteur. Una porte un regard sincère sur la vie qui l'entoure en photographiant ce qu'il voit sur le vif. Mais Una n'est pas un paparazzi. Fidel Castro le regarde dans les yeux et on voit bien qu'aucune photo n'est volée. De même ses amis de Nice, les sœurs Évelyne et Marie France Pisier, Jean-Pierre Osenda ou encore Bernard Kouchner et les autres membres du groupe savent que Una les photographie. Empreinte d'humanisme, cette série nous fait ressentir toute la dignité dont sont habités les sujets qu'il photographie. Finement composées, toujours avec discrétion, ses images font preuve d'une étonnante capacité à s'émerveiller sans cesse de son environnement : Cuba. Car si son univers photographique s'est peu à peu étendu bien au-delà du crocodile vert, le travail de Una Liutkus est indissociable de Cuba. S'éloignant du reportage, il réussit dans ces extraits de vie, à capter l'essence d'un pays et d'une période historique et à nous donner une bouffée d'émotion et un peu d'air pur où se perpétuent l'authenticité et l'unité d'un peuple.

par Dominique Passos

# la règle des tiers

## portraits d'artistes

### propos recueillis par Philippe Ibars.

La règle des tiers est bien connue des photographes, même si, comme disait Picasso, « *Apprends les règles comme un professionnel pour pouvoir les briser comme un artiste* ».

C'est à partir de cette idée des 3 tiers et de ce qu'en peuvent faire les artistes que *Fotoloft* a décidé, pour chaque nouveau numéro, d'ouvrir une rubrique focus sur 3 artistes et de leur poser quelques questions.

Maya Bracher, Vanessa Gilles et Paloma Pineda ont accepté, pour cette première série de **la règle des tiers**, de nous donner un peu de leur temps...



## Maya Bracher

NegPos connaît bien Maya Bracher qui vit à Sernhac, dans le Gard.

Patrice Loubon, directeur de la galerie NegPos l'a invitée en 2013 pour y exposer une trentaine de photographies sur son travail de documentation sur les pratiques agricoles dans la vallée du fleuve Sénégal en 1958. L'année suivante, les éditions Sansouïre ont publié *Au long du fleuve Sénégal*, plus de 60 photographies en noir et blanc sur cette mission qui lui a aussi

Je ne suis pas photographe de formation mais plus-tôt une opportuniste de la création d'images. J'ai toujours aimé dessiner. J'ai fréquenté l'école des arts appliqués (Kunstgewerbeschule) de Zürich, qui, dans les années 1950 était dirigée par Johannes Itten, un ancien maître du Bauhaus.

J'ai commencé à m'intéresser à la photo quand j'ai fait la connaissance du photographe Georges Bracher, qui est devenu mon mari. Vivant à Paris de 1952 à 1954, nous aimions photographier les bancs, les chaises et le public au jardin du Luxembourg, dans la tradition du photographe Izis, et, sans suivre aucun exemple, des panneaux de signalisation en couleurs primaires éclatantes, dans les rues et sur les quais.

On gagnait notre vie, en faisant les photos du catalogue du grand magasin Le Printemps, de l'art graphique pour des agences de publicité, et comble du bonheur, la mise en page et les illustrations de *Croc-Blanc* de Jack London pour les éditions Les Amis du Livre.

Dans ma carrière de photographe, j'ai réalisé des reportages pour le BIT / OIT, l'Unesco, la Fao, la mine de fer de Mauritanie, l'université de Dakar, pour Total qui

faisait des prospections au large de Dakar, pour la presse et le cinéma africains pendant ces 20 ans où j'ai vécu en Afrique occidentale.

J'ai été photographe de plateau, pour Ousman Sembène (*Le Mandat*, 1968) ou Djibril Diop (*Touki Bouki*, 1973) deux artistes marquants de la naissance du film africain.

Dans les années 1980, j'ai travaillé pour un programme de fouilles archéologiques sur un site de la civilisation Maya à Copan, au Honduras. Pendant 9 mois je me suis occupée du labo photo de cette institution gouvernementale. J'ai développé les pellicules des archéologues et les miennes et j'ai fait des tirages pour leurs archives. Au Nicaragua voisin, les Sandinistes, dans une longue lutte, venaient de se débarrasser de leur dictateur Somoza et ils entendaient reconstruire le pays. J'y ai photographié l'enthousiasme révolutionnaire de la jeunesse.

Lors d'un voyage que j'y ai fait, le musée national à Managua m'a demandé de constituer une documentation photo sur l'art traditionnel. Une ONG suisse a financé ma mission. Travail très intéressant en compagnie de personnes très engagées dans le processus de valorisation des biens culturels matériels et immatériels, de l'artisanat et du folklore, choses qui avaient longtemps été méprisées, le modèle dominant étant alors celui des voisins du Nord et de leur American way of life... »

### Comment la passion pour la photographie est-elle née ?



### Quelles sont vos références, les photographes qui vous inspirent ou que vous aimez, plus simplement ? Pouvez-vous en nommer certains ?

Je pense à Pierre Verger, qui était un ami, à Willy Ronis, que j'ai connu, ainsi que René Burri, qui a fait l'école des arts appliqués à Zürich, à Werner Bischof, Sabine Weiss, puis aux photographes de la FSA (Farm Security Administration) aux USA de 1935 à 1942,

comme Walker Evans ou Dorothea Lange, pour ne citer que ces deux... j'ajouterais Kudelka, Salgado, Doisneau, Brassai, Cartier-Bresson, et bien d'autres...

### Quel matériel photo utilisez-vous, si c'est un point important pour vous ?

Récemment, une amie m'a demandé quel appareil j'utilisais. Un 4x4 ? Mais non, je me servais d'un Rolleiflex, avec des pellicules 6x6 de 12 poses. On ne mitraillait donc pas ! Et c'est avec son Hasselblad, la Rolls des appareils 6x6 avec ses objectifs et ses magasins interchangeables que mon compagnon m'a initiée à la photographie. Plus tard, j'ai aussi utilisé le 35mm, un Nikon, mais j'ai eu beaucoup de

mal à passer du format carré au format 24x36, c'est tout le regard qu'il fallait modifier ! On ne voyait pas les images immédiatement, il fallait attendre le développement et le tirage sur papier, des jours ou des semaines plus tard. De quoi être inquiet parfois, et il fallait aussi penser à protéger les pellicules de la chaleur.

### On ne pose pas la question du numérique alors !

vous en souvenez peut-être ...  
Quand on parlait photo, on n'avait pas besoin de préciser « *argentique* » !

### FM. Quels sont vos thèmes favoris et que souhaitez-vous transmettre à travers vos photos ?

J'aime qu'une photo soit bien cadrée, Qu'il y ait harmonie entre surfaces sombres et claires. J'adore les contre-jours, mais aussi les gris brumeux. Comme vous le savez, je suis une passionnée de l'Afrique. J'en ai parcouru de vastes espaces, émue par les paysages mais ce sont les rencontres avec les gens, nomades et sédentaires qui ont eu un réel impact sur moi.

J'aime raconter en image la vie des gens. En général, ceux que j'ai côtoyés dans mes missions étaient complaisants à mon égard et me permettaient de faire des portraits.

J'ai pu les saisir dans leurs activités, dans leurs relations familiales, de travail ou de voisinage. J'ai pu photographier des Toucouleurs, pêcheurs et agriculteurs, des Peuls, semi-nomades et éleveurs, des Maures, commerçants et éleveurs ... quel bonheur aussi de saisir tous ces gestes élégants : porter un panier sur la tête, baigner ses enfants au bord du fleuve, se rafraîchir ou jeter un filet épervier...

### Et pour finir, est-ce que vous avez des projets, Maya ?

J'aimerais aussi m'atteler à une nouvelle édition augmentée de mon dernier livre *Au long du fleuve Sénégal*, beaucoup de personnes qui connaissent mon travail me le demandent.

J'ai une quantité impressionnante de photographies, quelques films et des enregistrements que j'archive. J'aimerais que cette mémoire profite au plus grand nombre. Le Musée Nicéphore Niepce à Chalon-sur-Saône était intéressé mais le confinement puis le reconfinement ont mis en pause ce projet.



# Vanessa Gilles

## Est-ce que vous voulez bien vous présenter, Vanessa ?

Je suis née en 1971 à Nîmes. Longtemps j'ai travaillé autour du corps et du mouvement car très jeune, je voulais être danseuse ou chorégraphe. J'ai arpenté les festivals de danse avec mon boîtier à la recherche du langage de l'émotion. Pendant de longues années, j'ai exercé la photographie par intermittence. Elle est une passion avant tout. Puis j'ai démarré professionnellement avec des portraits de famille pour une agence de filmage à la Clusaz.

C'est dans les années 2000 que j'ai commencé à être assistante de plusieurs photographes. Bernard Touillon qui travaille pour Côté Sud, j'ai également eu la chance de réaliser un stage à Paris au studio Elle où je rencontre Sabine Pigalle, aujourd'hui artiste contemporaine, que j'assiste parfois...

Grâce à mon père, Michel Gilles<sup>1</sup>, je rencontre Denis Colomb de Daunant<sup>2</sup>, écrivain, poète, photographe et cinéaste. Il ne me parle finalement que d'Amour et me confie deux indices pour chercher ce que je souhaitais trouver dans l'image. Un moment important, une anecdote qui n'en est pas une. En 2002, je réalise une première exposition avec La ligue des droits de l'Homme à Toulon.

Entre 2006 et 2007 je travaille également avec le Centre National de la danse à Pantin. Après plusieurs stages avec Les rencontres d'Arles, j'ai décidé en 2015 de me consacrer à la photographie. En suivant une formation à l'ENSP d'Arles, je légitime alors mon parcours d'autodidacte. Je réalise une première série : *Il n'y a pas de désert sans souffrance*. Pour cela je suis partie dans le désert du Maroc travailler avec des femmes.

Un deuxième travail d'auteur, *Sans illusion*, sur le thème de la résilience est présenté à Arles avec Voies Off.

Par la suite, je réalise *Dosta* « *Paroles et mémoire de femmes tsiganes* » entre 2015 et 2018 tout en suivant une Master Class dirigée par Sonia Seraidaian, avec Isabel Munoz et François Cheval ainsi que Jean Christian Bourcart et Michel Philippot.

Ce projet est accueilli à La maison des Femmes à Bruxelles, il sera présenté au Festival de Piervert puis porté par la Galerie Anne Clergue à Arles, participera également à l'exposition collective « *Mères, Maries et Marées* » au Musée de la Camargue. Et sera présenté à la bibliothèque de Carré d'Art à Nîmes.

Le film réalisé en collaboration avec Alexandre Liebert, qui accompagne cette exposition, reçoit le prix des Nouvelles Écritures Free Lens en 2019.

1. Vanessa Gilles est la fille de Michel Gilles (1943-2008), peintre, graveur, sculpteur, cinéaste et poète. NDLR

2. Denis Colomb de Daunant (1922-2006) est un personnage emblématique de Nîmes et de la Camargue. Cavalier, manadier, écrivain, poète, photographe et cinéaste, il est connu pour être l'auteur et le co-scénariste du film Crin-Blanc en 1952, réalisé par Albert Lamorisse. Ce film fait partie des films pour enfants les plus récompensés à travers le monde. Encore considéré par le New York Times en 2007 comme l'un des meilleurs films pour enfants de tous les temps. NDLR

## Comment la passion pour la photographie est-elle née ?

Je m'offre un premier boîtier en étant en voyage en Colombie Britannique, je marchais pendant des heures sur les plages en contemplant la nature. Je crois, que, par-dessus tout, c'est la contemplation comme un temps suspendu qui m'attire. Comme si je cherchais l'invisible, le détail, l'unité, la beauté. C'est par la contemplation comme expérience extatique et singulière, l'évasion peut être... un état de réceptivité. Aujourd'hui je parlerai plus de lâcher prise d'ailleurs. Tu n'es jamais seul avec un boîtier et puis cela me faisait simplement du bien. J'ai rapidement expérimenté la photographie comme un laboratoire de recherche en laissant place au hasard.



Visitez le site de Vanessa Gilles



## Quelles sont vos références, les photographes qui vous inspirent ou que vous aimez, plus simplement ?

Pour sa liberté, en premier, me vient Mario Giacomelli, un peintre, poète et photographe. Ce qui me plaît avant tout, c'est sa révolte contre l'injustice sociale. Puis cet homme photographe ne répond pas à la pratique conventionnelle. La puissance de ses noirs et blancs qui donne à son travail une dimension mythologique et un caractère énigmatique me fascine. Pour l'engagement, Dorothea Lange et son travail pour la Farm Security administration. Le jour où je découvre son travail, je lis dans un article qu'elle avait fait de son travail photographique un acte d'amour ! Je me suis dit intérieurement à ce moment-là : « *c'est cela que je souhaite réaliser* ».

Pour la poésie, un troisième coup de cœur pour les Cibachromes d'Adam Fuss avec cette photo merveilleuse « *Yellow baby* ». Et puis beaucoup d'autres photographes, et parmi ceux que j'ai rencontrés, Isabel Munoz avec son travail « *L'Anthropologie des sentiments* ».

Je suis assez fan aussi du travail d'Éric Bouvet, reporter de guerre ainsi que du travail de Francesco Ascerbis.

## Quel matériel photo utilisez-vous, si c'est un point important pour vous ?

J'aime travailler au 50 mm en optique fixe, la vision de l'œil. Il permet également un cadrage cinématographique.

J'utilise aussi un boîtier X100T Fuji avec une optique fixe 35mm. Au-delà de son cadrage « reportage », c'est avant tout la légèreté de l'appareil qui me plaît car il devient comme une seconde peau. Je n'ai que très peu expérimenté la chambre moyen format mais l'ai adorée pour ses flous ! Oui, pour ses flous ! C'est curieux car généralement on travaille avec ce type de matériel pour la netteté de l'image.

Un Rolleiflex m'attend aussi !

Le téléphone est aussi merveilleux car il est 24 h sur 24 avec nous, on peut saisir des instants que nous n'avions pas prévus.

Bref, bien sûr le matériel est un point important. On n'utilise pas les mêmes outils en fonction de ce que l'on va explorer. Le numérique nous offre une souplesse et surtout il est économique.

## Quels sont vos thèmes favoris et que souhaitez-vous transmettre à travers vos images ?

Je ne sais pas si on peut dire thèmes favoris... je ne crois pas en ce qui me concerne. Mais je peux vous répondre que jusqu'à présent j'ai essentiellement travaillé autour du corps et du mouvement, contre les injustices également ... en défendant les femmes en souffrance.

## Quels sont vos projets futurs, si vous pouvez en parler ?

Je travaille actuellement sur un sujet qui me tient à cœur. L'écriture photographique est déjà dessinée mais il me reste encore une grande partie d'investigation pour une réalisation à la fois engagée, poétique et documentaire.



# Paloma Pineda

D'origine finno-péruvienne, Paloma Pineda vit à Paris dans le quartier de la Goutte d'Or, avec de belles attaches nîmoises. Diplômée de l'École nationale supérieure des arts appliqués et des métiers d'art Olivier de Serres et d'un Master2 en photographie et art contemporain de l'Université Paris 8, elle mène une double carrière de photographe et, pour le cinéma qui l'absorbe beaucoup, de directrice de la photographie. C'est d'ailleurs la relation entre image fixe et en mouvement qu'elle questionne sans cesse avec un style « photo narratif » qui confine à l'onirisme. Elle est la signature visuelle des « Rencontres d'après minuit » pour Marie-Claire et réalise pour le magazine *Trois couleurs* de MK2 des portraits

## Comment la passion pour la photographie est-elle née ?

Je n'ai pas trop de doute sur l'origine de ma passion pour la photographie et même pour le cinéma.

Cette passion pour l'image m'a été transmise par mes parents. Mon père est un très bon photographe amateur, il a toujours fait de la photo. Quand j'étais petite il faisait beaucoup d'argentique, du noir & blanc et de la diapositive. Il développait également ses films et faisait des tirages à la maison, dans la salle de bain. J'ai pu l'assister à plusieurs reprises pour cette expérience magique.

J'ai également le souvenir de nombreuses soirées diapositives. C'était un vrai cérémonial, nous nous disposions dans des fauteuils comme devant un écran de cinéma. Il arrivait même que mon père nous fasse des pop-corn dans des cornets en papier.

Ma mère aussi aimait beaucoup la photographie mais elle faisait surtout du dessin, et plus particulièrement de l'aquarelle. Je l'ai beaucoup vue faire des croquis dans ses carnets, toujours une petite boîte de pellicule vide à remplir d'eau pour diluer les couleurs. Elle nous dessinait, ma sœur et moi, des portraits ou des croquis, simplement.

Mes parents créaient des images et cela me plaisait beaucoup, j'ai sans doute voulu créer les miennes à mon tour. Mon père m'a offert son boîtier de reportage, un Minolta SRT 101, au collège. Je n'ai plus arrêté de m'en servir depuis. Je suis passée par le dessin et la peinture tout en pratiquant la photographie argentique, d'abord avec le noir et blanc, puis avec la couleur. Je n'achetais que des diapos, c'était moins cher à l'époque.

## Quelles sont vos références, les photographes qui vous inspirent ou que vous aimez, plus simplement ?

Pour mon travail du portrait, j'ai été très influencée par les photographies du péruvien Martin Chambi.

J'aime bien aussi regarder ce que font des photographes comme Wolfgang Tillmans ou Nan Goldin.

J'ai découvert il y a quelques années le travail de Trinidad Carillo, photographe péruvienne qui vit en Suède. Je retrouve quelques similarités avec mes images, le goût pour l'argentique, pour la magie...

Pour leur travail de la couleur, je citerai aussi Ernst Haas, Saul Leiter, Harry Gruyaert que j'ai découvert plus récemment.

Pour le cinéma, je citerai Claire Denis, Tarkovsky, Antonioni, Kaurismäki... le travail des chefs opérateurs Robby Muller, Agnès Godard, Natasha Braier, Nestor Almendros...

J'aime et je m'inspire aussi beaucoup de la peinture. J'ai eu la chance d'en voir beaucoup grâce à mes parents, tous les styles, dans les églises que nous visitons car mes parents architectes nous invitaient souvent ma sœur et moi à décortiquer fresques, statues et tableaux, les musées d'art contemporain, les galeries diverses. Mes études artistiques, bien sûr, ont aussi leur part dans toutes mes influences, sur moi comme sur mon travail.

Visitez le site de Paloma Pineda :



## Quel matériel photo utilisez-vous, si c'est un point important pour vous ?

Principalement des boîtiers argentiques. Toujours ce Minolta SRT101, format 24x36 avec un objectif 50mm. Quelque fois avec un zoom 35-70mm ou un grand angle 28mm. J'ai également un boîtier moyen format Mamiya 645, que j'utilise

principalement avec un 80mm (équivalent du 50mm).

J'ai aussi beaucoup d'appareils amateurs, chinois en brocante ou sur le Boncoin. Ils me servent pour faire des expériences !

## Argentique ou numérique ? Pourquoi ?

J'ai appris la photographie avec un appareil argentique. Je me suis vraiment formée avec la logique de l'instant, du nombre de poses limitées, de l'attente de récupérer négatifs et tirages. J'aime cette pratique et tout le protocole qui l'entoure, et je dirai que je n'ai pas réussi à faire véritablement autrement depuis.

Bien sûr, j'ai aussi un boîtier numérique qui m'a beaucoup servi pour mes premières

commandes professionnelles. J'avais l'impression que cela faisait plus « pro » d'avoir un gros boîtier numérique. Mais en fait, je n'ai jamais cessé de faire de la photo argentique, puis, j'ai fini par délaissé mon boîtier numérique et assumer pleinement l'argentique ! Aujourd'hui, mon boîtier numérique me sert surtout pour mes photos de repérages en tournage, car j'ai besoin de beaucoup d'images !

## Quels sont vos thèmes favoris et que souhaitez-vous transmettre à travers vos images ?

Je fais beaucoup de portraits. Dessiner un visage, percevoir un regard furtivement ou permettre au spectateur d'y plonger...

Je ne dirai pas que je cherche à transmettre quelque chose à travers mes photos, mais j'aime bien l'idée de raconter des histoires avec une ou plusieurs images (vraies ou

fictives). Pendant mes études j'ai questionné la représentation de l'Indien du Pérou, sous la forme d'un mémoire mais aussi de photographies. Cette thématique continue de me passionner.

## Quels sont vos projets futurs, si vous pouvez en parler ?

Côté photo, je continue une série commencée en fin d'année dernière, *Calypso*. J'ai été troublée par une mystérieuse statue du Louvre, sous une bâche plastique. Je l'ai photographiée et j'ai décidé de m'inspirer de cette image pour faire une série de portraits. J'ai donc invité plusieurs comédiennes à poser pour moi et incarner à leur manière cette figure au repos.

Je vais bientôt aller à Marseille pour un tournage, ce qui va me permettre d'en profiter pour développer un projet photo-peinture avec Claire Le Bouteiller, une amie peintre. Dès que possible, je poursuis mon projet photo-vidéo à long terme « *Los cumpas* » sur un groupe de Péruviens à Paris !



# coup de cœur

« Roches », photographies d'Aurore Bagarry  
par Patric Clanet.



« Maer Cliff, Cornwall »



Page suivante : « Ladram Bay, Sidmouth, Devon »



« Il importe plus que jamais, devant l'enlisement du projet moderne, de donner au paysage un sens qui nous motive et nous engage dans le monde »  
Augustin Berque

Dans sa série « Roches », Aurore Bagarry dresse une cartographie sensible du littoral de la Manche en nous donnant à voir des totems géologiques millénaires dénués de présences et d'interventions humaines.

Elle a arpenté les côtes françaises de Calais, Brest en passant par Varengeville-sur-Mer, la pointe du Hoc, le cap Lévi dans le Cotentin et de nombreuses plages du Finistère et des Côtes-d'Armor en choisissant de photographier des fragments de paysages. Des formes qui semblent immuables déclenchant en nous des affects brutaux issus de la rencontre avec la matérialité et la spectralité paysagères.

En Angleterre, de la même façon, l'artiste a symétriquement parcouru la côte vers l'Ouest en partant d'Eastbourne jusqu'au cap Lizard en Cornouailles pour, parvenue à l'extrémité de la péninsule, revenir vers Maer Cliff près de Bude, au nord-ouest du Dartmoor National Park, face au pays de Galles.

Aurore Bagarry nous propose une géopoétique qui relie l'approche culturelle et l'univers individuel avec la matérialité de la terre. Les cadrages qu'elle opère et la série qu'elle nous offre nous donnent une vision d'ensemble d'un paysage qui devient la matrice d'une pensée poétique.

Ces « empreintes-matrices » déclenchent en moi cet état d'inconscience esthétique où se trouve le paysan devant le paysage. Je crois que la nature du beau se décline d'abord par la beauté de la nature et, s'il m'est difficile de dater précisément ma première expérience esthétique par le biais de laquelle j'ai éprouvé cette sensation mêlant bonheur et trouble à la fois, je pense toutefois pouvoir affirmer que ce fut en contemplant un paysage. L'œil trouve dans la nature – comme dans certains chefs-d'œuvre de l'art – une satisfaction constante et plus pleine.

Ce corpus d'images nous rappelle aussi que notre faculté de percevoir la qualité dans la nature commence, comme en art, par le plaisir des yeux. Elle s'étend ensuite, suivant différentes étapes du beau, jusqu'à des valeurs non encore captées par le langage.

Ici le paysage donne à penser et la pensée se déploie comme un paysage.

Ici le paysage est pensé comme une rencontre, transformant dans un même mouvement à la fois l'être et le monde. Il y a résonance entre les deux, subjective et matérielle, qui prend place à travers l'action et la performance paysagère. Un positionnement sur le mouvement, sur l'entre-deux qui permet de donner sa place à l'affect dans la caractérisation des lieux et de réfléchir à comment l'intime et le sensible peuvent contribuer à une éthique paysagère qui se traduit par l'engagement de l'être au monde. Ce travail nous conduit à redéfinir le paysage littoral, non comme un objet esthétique, non plus comme une zone environnementale, mais comme une relation affective, performative et éthique au monde.

Un semblant de vie semble habiter ces « roches ». Une immanence, quelque chose de surnaturel qui nous interpelle. Tels des « cairns » construits pas la nature au fil du temps, ces amoncellements harmonieux de plaques tectoniques et agrégats de minéraux et végétaux multicolores nous parlent. Dans certaines langues le mot désignant le cairn signifie « ce qui peut agir comme un être humain » (*inuskuk* en inuit) ou « homme de pierre » (*steinmann* en allemand)

En prenant le temps de l'observer, et sous certains angles – comme ceux proposés par Aurore Bagarry – la nature nous procure un savoir partageable à la portée de tous qu'il est grand temps de réhabiliter si nous ne voulons pas que l'anthropocène détruise totalement la cohabitation harmonieuse des espèces vivantes existante depuis des millénaires sur notre planète.

En cette période de pandémie, la série « Roches » d'Aurore Bagarry interroge à sa manière la juste place de l'espèce humaine sur la terre. Elle nous donne à voir la beauté bigarrée de tranches de vie de notre croûte terrestre et met ainsi à nue l'âme de Gaïa.

Ces sculptures naturelles nous rappellent, comme le précise Gilles A. Tiberghien dans sa préface à l'édition de ce corpus, que « notre histoire humaine n'est tout compte fait qu'un épisode quasi insignifiant au regard des milliards d'années qui nous séparent de l'origine de toutes choses dont témoignent ces blocs de temps figés ».



1. en haut à gauche, « Porth Nanven, Saint Juste in Penwith, Cornwall »
2. en haut à droite, « Plage du Petit Ailly, Varengeville-sur-Mer »
3. en bas à gauche, « Anse de Bréhec, Plouha, Côtes-d'Armor »
4. en bas à droite, « Cap de Belval, Bénouville, Seine-Maritime »

# rencontres / invités

## Purple America, de Jérôme Taub

Dans l'agenda de la Collection Lambert, partenaire de Fotoloft.  
Dans le cadre du Grand Arles Express. 5 juin – 5 septembre 2021.

La série de photographies produite par Jérôme Taub naît d'un projet de voyage visuel au cœur de l'Amérique contemporaine. Envisagé comme un anti-roadtrip traversant les États-Unis d'un océan à l'autre en ne suivant que des itinéraires empruntant les Interstates, il déploie une vision polymorphe qui convoque à la fois l'esthétique du documentaire, la photographie conceptuelle ou la lumière d'un cinéma américain d'avant-garde en même temps qu'il les tient à distance. Comme si persistait en surface un système de références commun propre à l'imagerie américaine que l'artiste nous rappelle pour mieux le dépasser. Dans un geste dont la singularité doit à la totalité de l'entreprise menée – un an de préparation à travers des sources littéraires, musicales, cinématographiques, sociologiques, philosophiques, puis un voyage de trois mois ininterrompu – *Purple America* nous tient en équilibre entre une relation performative éprouvante nouée avec le territoire parcouru et une auscultation quasi psychanalytique des êtres et des lieux qu'ils habitent. Alors que se construit devant nous le portrait sombre et sans concession d'une Amérique bipolaire, persiste le désir pour une

nation illuminée de ses mythes fondateurs. Les agencements d'images nous embarquent dans un effet de double bind aussi troublant que vibrant – à la fois happés et retenus par une distance nécessaire – et nous invitent avec une insistance sournoise à nous questionner avec les images, au-delà des représentations établies. Chaque confrontation, chaque construction, place le sujet au cœur d'une représentation possible de ce qu'il peut bien être à l'intérieur d'une communauté d'individus et d'un espace-temps que seul le voyage physique et mental du photographe définit. Cette photographie du temps suspendu que les choix et les agencements d'images permettent, nourrit la possibilité d'une contemplation, à l'écart, aux côtés de laquelle rien ne compte plus que la question de la présence au monde dans sa totalité, délivrée de l'obligation de l'événementialité de la photographie.

Commissaire de l'exposition : Stéphane Ibars

Pour visiter le site de la collection Lambert et de sa programmation :



## Fotoloft et la chaîne graphique

Si Fotoloft aime l'image, il s'intéresse aussi à tous les maillons de la chaîne graphique, matériel, conception,

**Visite aujourd'hui du studio de photographie de Pauline André.**

**Un marathon photo pour le plaisir d'écrire avec la lumière...**

À ses « routines photographiques créatrices », Pauline André, nouvellement installée dans l'Écusson nîmois, souhaite l'organisation d'événements festifs pour partager le plaisir de la photographie et animer le centre-ville. Soutenue par plusieurs partenaires commerçants, le samedi 19 juin prochain, ce sera la première édition du **Marathon photo** du Studio André, à la manière d'une balade photographique pour saluer l'arrivée des beaux jours de l'été. Rendez-vous est pris !

**Quand la photographie est une évidence...**

Pour Pauline André, il en fut ainsi. « *J'ai considéré la photographie comme un jeu durant mon adolescence, je ne pensais pas vraiment en faire mon métier. J'ai été clerc de notaire, après mes études. La photographie est revenue vers moi comme une évidence.* », sourit Pauline. Oui, la vie sait jouer des tours heureux. La jeune femme, devenue photographe, a poussé son envie de lumières jusqu'au bout : elle a créé son

espace personnel Pro, le Studio André. Fille de la nature, celle des Cévennes familiales, la lumière dans tous ses états lui est familière ; elle l'aime douce et légère, dure et froide, directe ou réfléchie ou tamisée. « *La lumière est partout, même dans une ombre. Il faut comprendre la lumière et son fonctionnement pour la capturer.* », dit la photographe. L'art de la photographie s'acquiert, si on souhaite s'améliorer ; Pauline André le sait. Pour ce faire, elle se forme en continu.

**La semaine d'écriture de Pauline André**

Si le mot « photographie » vient de racines grecques qui signifient « écrire avec la lumière », Pauline André écrit beaucoup dans sa semaine de travail !

Selon les jours de la semaine, Pauline André a plusieurs rencontres possibles : les lundis, mardis, jeudis et vendredis, l'imprévu est au rendez-vous dès que la porte du studio est poussée (photos d'identité, numérisation des photos, travail en laboratoire, et suivi administratif... aussi !).

Les mercredis et samedis, le planning affiche les rendez-vous des shootings en studio et les reportages sur le terrain : reportages Corporate « *Je fais des photos pour les entreprises, pour traduire leurs valeurs, pour présenter leurs marques. Avoir une photothèque en interne se fait de plus en plus. Mes photos l'alimentent.* ».



Reportages Life Style, « *Ce sont tous les instants importants de vie captés qui font la beauté du reportage. J'aime poser mon regard sur les gens. Je le fais avec délicatesse. Je raconte l'histoire des autres.* » confie Pauline André.

Poussez la porte du studio de Pauline rue des Fourbisseurs à Nîmes, l'accueil est chaleureux !

Par Blandine Dumazel

Visite du studio de Pauline André



Participer au Marathon Photo



## Photo...graphies : quand la photo fait naître l'écriture

**Le roman-fiction' de Jérôme Ferrari accorde une place prépondérante à la photographie. L'héroïne du récit est une jeune femme, prénommée Antonia. Elle est photographe. Cadrage corse, pour l'intense histoire de vie d'Antonia**

Jérôme Ferrari<sup>2</sup> vit aujourd'hui à Ajaccio, en Corse. Il aime cette île qu'il connaît, pour y avoir exercé son métier d'enseignant. Ses gens fiers, rudes à l'image de leurs paysages beaux, sauvages, lui sont familiers. Le cadre du roman est planté, la Corse, bien sûr. S'y installe l'histoire de vie d'Antonia, décédée dans un accident de voiture au détour d'un virage, après la traversée de L'Île-Rousse.

Le magistral trait de style de l'auteur force, avec gravité, l'atmosphère du récit — les séquences de vie défilent à rebours — au rythme des prières et psaumes de la cérémonie mortuaire. Le prêtre qui officie rend hommage à la jeune femme, sa filleule. Le parrain se souvient... « *Quand il offrit à Antonia, pour son quatorzième anniversaire, le premier appareil photo qu'elle eût jamais tenu entre ses mains. (...) Depuis quelques mois, elle s'était prise de passion pour les photos de famille qu'elle passait de longs moments à examiner attentivement, une à une, après les avoir étalées sur la table de la salle à manger.* ». La vie d'Antonia va se jouer à ce moment-là.

Devenue photographe, elle est emportée d'abord par le cours de son histoire insulaire. Dans une rédaction locale en Corse, amie d'un militant du FNLC (le Front de Libération Nationale Corse). Plus tard, elle choisira de se confronter à la guerre sur le terrain, là où l'intensité de la vie et de la mort pose questions. Elle va couvrir la guerre en ex-Yougoslavie... L'oraison funèbre se poursuit... En filigrane, photos et textes intimes de la correspondance de la filleule au parrain livrent les tourments intérieurs de la jeune femme aux prises avec la violence et de l'horreur du terrain « *(...) un prisonnier tourne vers son objectif un regard épouvanté qui la fait frémir. Elle appuie sur le déclencheur* ». Antonia a découvert le plaisir ambigu de l'excitation du déclencheur pour un cliché unique d'émotions, parfois impudique de perversité ou honteux — lieux de prise de vue, situations, figurants d'importance et de second plan...

L'expérience de guerre s'est achevée. Antonia revient à la vie simple du quotidien dans son village corse. Photographe de la vie des autres, naissances, mariages, fêtes, autres événements majeurs... « *des choses inintéressantes. Elle gagnait bien sa vie mais ce n'était pas intéressant.* », pensait-elle. Dans la banalité de ce calme retrouvé, la fulgurante vie d'Antonia s'est achevée, là, happée au détour d'un virage sur la route de Calvi.

Par Blandine Dumazel

« *Il faut considérer la photographie comme un art...* »

Dans ce roman, Jérôme Ferrari interroge l'acte photographique qui prend son sens dans l'instant capté. Avec ses mots et son style remarquable, l'auteur met en exergue l'art du photographe. Comme disait, en 1901, l'illustrateur serbe Rista M. (de son vrai nom Rista Marjanovic, 1885-1969), cité dans le roman : « *Il ne fait alors pas de doute, il faut considérer la photographie comme un art auquel il convient de donner ses lettres de noblesse.* ». L'écriture de Jérôme Ferrari est sculptée aux ciseaux du joaillier, mot après mot, avec une extrême sensibilité. Paradoxe... de la violence des photographies d'Antonia naît une humanité profonde, émouvante. La première page tournée, le lecteur, la lectrice, ne saura lâcher le texte jusqu'au point final.



1. À son image, aux éditions Actes Sud, a été récompensé par le prix littéraire Le Monde et le Prix Méditerranée en 2019.  
2. Jérôme Ferrari a reçu le prix Goncourt en 2012, pour *Le Sermon sur la chute de Rome*, chez Actes Sud

# concours hippo

Fotoloft et l'Hippodrome de Nîmes lancent un concours photo amateur sur le thème du cheval. À gagner : de nombreux lots.

## Le Cheval et la photographie

*Le Derby d'Epsom* de Théodore Géricault, peint en 1821 montre une course de chevaux qui semblent littéralement voler, les quatre pattes en l'air. Cette œuvre et d'autres sur ce thème feront naître une polémique sur le caractère peu réaliste des mouvements du cheval au galop sur la toile des peintres. Etienne-Jules Marey inventeur de la chronophotographie et Eadweard Muybridge avec son « *zoopraxiscope* » vont démontrer que les chevaux ne peuvent avoir tous les membres en extension comme dans le tableau de Géricault.

La photographie a donc permis aux artistes de comprendre et de traduire dans leurs œuvres les mouvements du cheval dans ses allures rapides que l'œil ne pouvait pas décomposer de manière réaliste.

## Le concours photo de Fotoloft en partenariat avec l'hippodrome de Nîmes

Dire que le cheval — surtout dans notre région — est un animal mythique est banal, un cliché, même, dirait le photographe...

Présent dans nos paysages, invité de marque de nos fêtes, le cheval nous est familier. Nîmes a même son hippodrome, parmi la dizaine que compte l'Occitanie, et tout près, le Haras national d'Uzès propose toute l'année de nombreuses journées de manifestations équinés, comme l'élevage, le saut d'obstacles, l'attelage ou le horse-ball.

Et puis, n'oublions pas *Crin-Blanc*, tourné en 1953, histoire émouvante d'un cheval de Camargue et d'un enfant qui vont fuir le monde cruel des adultes. Primé à Cannes, ce court-métrage culte d'Albert Lamorisse avec son inspirateur et scénariste nîmois Denys Colomb de Daunant a littéralement inventé le mythe du cheval de Camargue.

Alors, comme le cavalier bouchonne sa monture, le photographe amateur est invité à bichonner son matériel et capturer dans son viseur un fougueux étalon, un robuste cheval de trait, un âne, un poney, un zèbre, bref, tout digne représentant de la gent équine !

vous avez jusqu'au **1<sup>er</sup> septembre 2021** pour envoyer à *Fotoloft Magazine* votre photo préférée.

Une exposition et de nombreux prix sont à prévoir pour la fin de l'année, *Fotoloft Magazine* sur le web vous en dira plus...

Le règlement et les conditions de participation au concours sont à retrouver dans le site de *Fotoloft Magazine*.

En attendant vos photos dont les gagnantes seront publiées dans le numéro 20 de *Fotoloft* et les 25 premières dans *Fotoloft Magazine*, 10 artistes nous ont confié un peu de leur regard sur le meilleur ami de l'homme.

lien vers le site Fotoloft Magazine :



Thierry Vezon



Pauline André



Patrice Loubon



Vanessa Gilles



Chrisitan Seggar



Philippe Ibars



Patrick Frilet



Claude Corbier



Dominique Marck



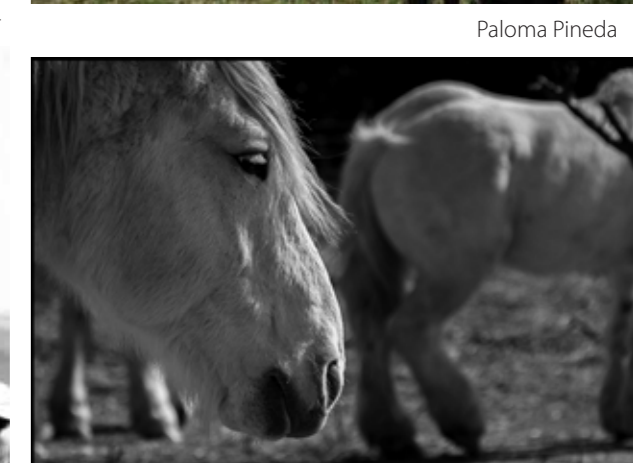
Michel Rouquette



Olivier Arquès



Paloma Pineda



Pierre Rivas



Thierry Vezon

**OUVERTURE**  
**MUSÉE NARBO VIA**  
**À NARBONNE**

**UNE VISITE**

**MONU  
MEN  
TALE**

**NARBO** —  
— **VIA**



narbovia.fr